

ÉLIE DE MONTGOLFIER'S CLIMB ON
MONT BLANC

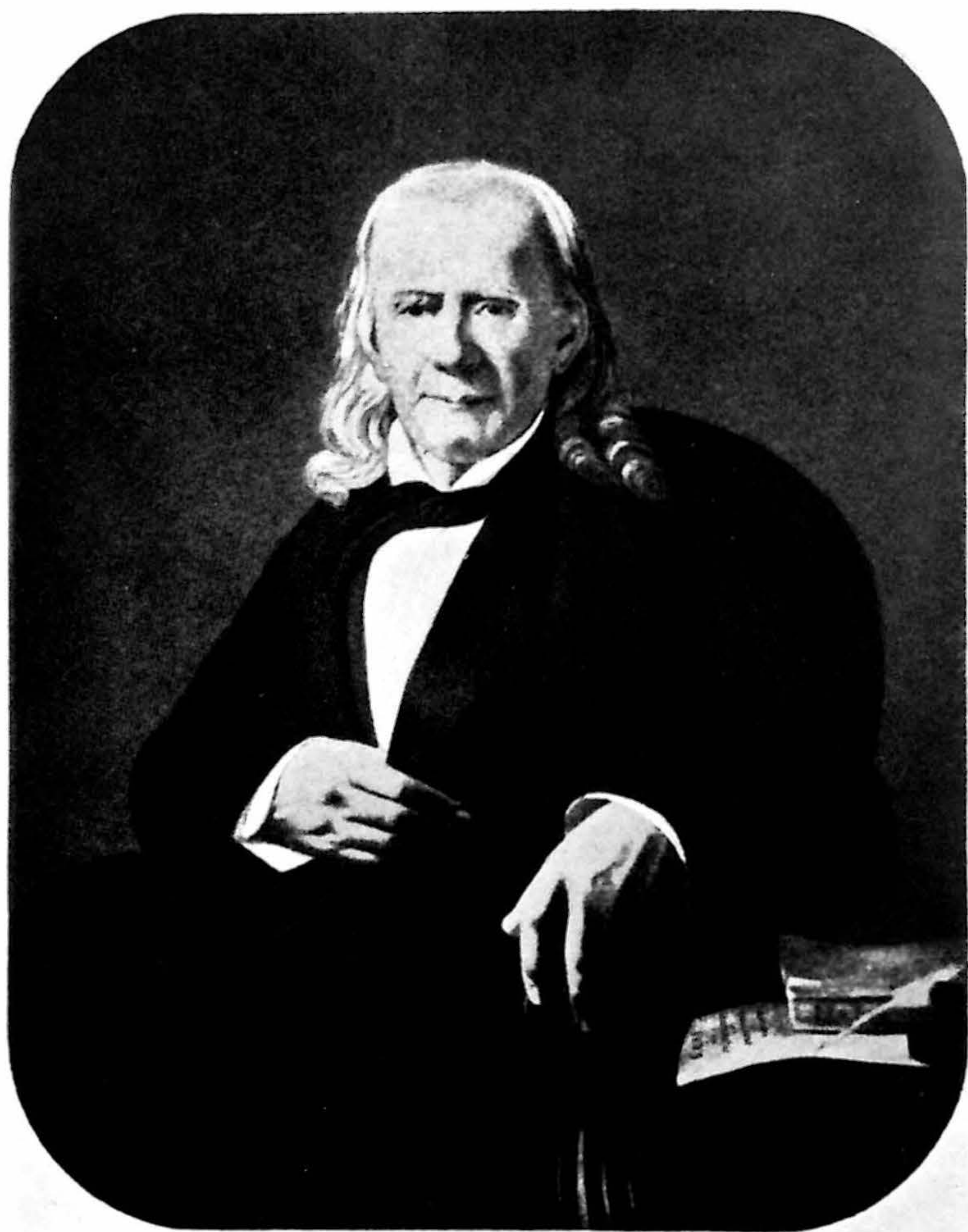
By CLAIRE-ELIANE ENGEL

THERE is very little hope of finding early unrecorded ascents of Mont Blanc. The late H. F. Montagnier when compiling his exhaustive bibliography left no stone unturned, so that we can assume we know the name of every climber who set foot on the summit of the mountain before 1850. But climbs do not always lead to such a satisfactory climax. Plenty of people have started to climb the mountain and failed and some failures are worth recording, especially the very early ones.

M. Raymond Balaÿ, knowing I was interested in Alpine history, told me that his great-grandfather, Élie de Montgolfier, had had some private intercourse with Mont Blanc at the end of the eighteenth century and had related his tale in his memoirs. Then he allowed me to peruse his family archives, where I have found one of the most striking tales of Alpine daring that ever was. The original MS. belongs to M. Paul de Montgolfier, M. Balaÿ's uncle and the hero's grandson.

The Montgolfier family's birthplace was Montgolfier, a village in what is now the Department of Haute-Loire. Early in the seventeenth century they settled in Vidalon, a little town from which you can see Mont Blanc in the far distance. In September 1783 the first balloon was flown over Versailles by the two well-known brothers, Joseph-Michel and Étienne-Jacques de Montgolfier, and the flying device was christened 'montgolfière.' Early in 1784 their brother Augustin had a son who was christened Louis-Simon-Élie-Ascension, the last Christian name being quite a prophetic one. Augustin, who was still young, had led an adventurous life, travelling to India and to the West Indies. He had married and begotten eight children, but before little Élie-Ascension was three years old both he and his wife were dead. The children were brought up by a succession of nurses and governesses who failed to make very deep impressions on their wards. Élie made faces at them and stole every edible thing within reach. He was a nervous, sickly child, apt to fly into frightful fits of temper at the slightest contradiction. While still a very little boy the Revolution began, making life very difficult, even in that far-off district. In 1793 his uncle Joseph took him to Voiron, and they crossed Lyons shortly after the frightful massacres ordered by Fouché.

Joseph de Montgolfier took charge of the boy's education, though he was a very busy man, running a soap factory while his wife was superintending a tobacco mill. Joseph's sister, Thérèse de Montgolfier, who had been a nun, concerned herself with her nephew's religious education. A few years later Élie was sent to school in



ÉLIE DE MONTGOLFIER.
Late in life.

[To face p. 71.]

Tournon. It was a complete failure. The place was inexpressibly dirty, the food bad. It seems that all Élie's energies were again directed towards getting something to eat. As for studies, he did nothing at all, and was quickly taken home. He returned to his family in Vidalon, was given a private tutor, who took to drink instead of teaching him mathematics. There were several more attempts at giving young Montgolfier some sort of education. He was sent back to Tournon after the Revolution. The school had improved, an 'École Centrale' had been founded where he attended lectures. It lasted for seven or eight months; Élie, who was a clever boy, began to take to learning, but his uncle Joseph, who was paying for his keep, died suddenly and Élie had to leave school and start working in earnest.

The Montgolfiers were running a big paper mill in Vidalon where the once famous 'papier d'Auvergne' came from. They had owned it for several generations, and the boy was to get a job in it. But he was first to learn what business was like. Accordingly he was sent to a M. Baussin, a silk weaver in Lyons, to copy letters. Though Élie was just fifteen, it was easy to see that he would not stick to his job for long. He became home-sick, felt bored, had several fights, and decided it was impossible to stand such a life any longer. He staged a quarrel with Baussin, probably a very patient man, and escaped to Geneva in the spring of 1799.

This short biography is written from Élie de Montgolfier's memoirs which he dictated when much older to his son-in-law. They have never been published so far. Here begins the story of his journey to Geneva and Savoy :

' J'allai trouver un carrossier retournant à Genève, je lui demandai la permission de l'accompagner comme aide pour avoir soin de ses chevaux, à condition qu'il me permettrait de déposer de temps en temps mon sac dans sa voiture. A 4 h du matin, j'étais en route, portant sur le dos un sac volumineux, et m'acheminant du côté du château de La Pape où j'étais rendu à 5 h du matin. Je dus attendre jusqu'à 11 h 1/2 du matin le carrossier qui, d'après ce qu'il m'avait dit, partirait à 4 h 1/2. Je crois que ma fuite avait été découverte; j'avais laissé dans ma chambre une lettre donnant les raisons de mon départ, et annonçant que plutôt que d'être exposé aux insultes sans moyen d'obtenir justice, je préférais travailler de mes bras et me suffire à moi-même. Que de tristes réflexions pendant ces six heures ne fis-je pas, en songeant à ce que j'allais entreprendre, et à ce que l'on ferait de moi si ma fuite était découverte. . . . Enfin le voiturier parut; je le vis arriver avec bonheur. Nous fûmes coucher au Pont-d'Ain; je promenais avec délice dans la dernière heure du jour d'une belle soirée d'été, puis me couchais sur la paille fraîche sous les mangeoires des chevaux, ayant dévoré un pain entier que j'avais acheté chez le boulanger. Les chevaux avaient été bien bouchonnés par moi, mon conducteur satisfait m'apporta un gros morceau de rôti pris sur la table des voituriers, qui assaisonna parfaitement mon pain. Depuis bien longtemps, jamais mon appétit n'avait été si complètement satisfait ainsi que ma gourmandise. Cette vie de cocagne dura deux ou trois jours de route; mon conducteur s'était bien aperçu que je fuyais mes parents et ne demandais qu'à trouver fortune; il m'indiqua au Fort l'Ecluse des moyens de passer sans papiers en traversant le Rhône au point de sa perte sur le pont et le retraversant plus haut au-delà du Fort où je l'attendis de nouveau pour faire mon entrée à Genève. Ce voyage et mes entretiens avec mon conducteur m'avaient ouvert les idées. Je me logeais à

Genève dans la rue derrière le Rhône chez une famille d'horlogers qui me fournit pour 6 f. par mois une petite chambre fort propre où je venais coucher les soirs, occupant toutes mes journées dans les délicieux environs de la ville, ramassant toutes les pierres et les coquillages possibles, buvant le lait sur le Mont-Salève, lait qui ne me coûtait presque rien ; j'avais réduit ma nourriture à une livre 1/2 de pain dont je donnais une faible partie au berger qui me fournissait la crème ou le lait. Pressé par la faim, je mangeais quelques racines, le plus souvent des airelles dans les bois ; quinze jours après mon arrivée, j'eus une petite révolution d'humeurs, suite du changement de climat et surtout de nourriture ; c'était avec un fond de viande que je me nourrissais à Lyon ; le pain et le laitage étaient ma nourriture à Genève. Je ne restais qu'un mois chez les dignes gens qui m'avaient donné l'hospitalité ; ils me regrettèrent vivement ; j'étais pour eux un ami, mais j'avais vu Ferney-Voltaire, je restais enchanté de ce séjour. J'avais causé avec un vieux chasseur, M. Schainker, ancien chef d'escadron du prince de Conti, acquéreur de la maison qu'avait fait construire Voltaire pour le résident de France à Genève ; il m'avait proposé de me prendre en pension chez lui et de me nourrir, le tout à des conditions très douces : je ne pus résister à ses offres, ayant d'autres projets en tête. Je me fis présenter par lui à M. de Budé,¹ propriétaire du château de Voltaire, sous le nom d'Egly, nom que j'avais pris, me donnant pour fils d'un émigré ayant reçu un peu d'éducation. M. Budé avait un fils de mon âge, élevé chez lui ; nous parlâmes mathématiques, physique, chimie, je me donnais pour bien plus fort que je ne l'étais réellement ; je fus prié de donner à son fils des leçons, ce que j'acceptais avec joie. La rétribution était bien supérieure à celle que je payais à M. Schainker pour son logement et sa nourriture. Cette position aurait dû me suffire, il en fut autrement. M. Schainker m'invita un dimanche à faire une course à Divonne voir sa fille mariée à un fabricant de papier. Je visitais cet établissement et fus frappé de son infériorité vis-à-vis de ce que j'avais vu à Vidalon ; je fis là quelques feuilles de papier et les fis mieux que les ouvriers d'état ; je fus fêté et engagé à me fixer dans cet établissement : telle n'était mon intention. Je voulais voir toute la Suisse, je voulais lever ma route dans toutes les fabriques de papier suisses et me fixer dans celle où je trouverais une place de salariant dont le travail ne fût pas au-dessus de mes forces. Je quittai M. Schainker et mon élève M. Budé, mais je laissais à Ferney chez le premier une collection de minéraux, pensant établir là mon quartier général pour apporter les produits de mes courses.

'Je n'entrerai pas dans tous les détails de cette vie de sauvage qui dura six mois, où, errant dans tous les cantons de la Suisse toujours sur les plus hautes montagnes, couchant dans les chalets, souvent en plein air, enveloppé dans mon manteau, je vivais d'un peu de pain que j'allais acheter dans les bourgs ou villages de la plaine et que je venais manger avec mes bons amis les bergers qui me fournissaient abondamment crème, lait et sarrasson. Je faisais un petit commerce avec certains herboristes de plantes alpines que je cueillais, conservais et que j'apportais chaque semaine à mes marchands pour faire le thé de Suisse ou être distillées. Le prix de mes ventes de 15 batz environ par semaine suffisait à mes besoins, même celui de ma chaussure. Tout allait bien pour moi, tant que les troupeaux furent sur les montagnes, que la neige et le froid ne m'enleva pas les moyens de me procurer les plantes qui m'étaient demandées, que les chasseurs de chamois purent me faire partager et leurs fatigues, et un peu de leurs profits, mais l'hiver arriva et avec lui pour moi toutes les misères de l'homme isolé. Je repris tristement le chemin de Ferney où j'avais fait plusieurs visites dans les beaux jours. M. Schainker me reçut comme son propre fils, mais je compris que cette vie si douce et si agréable pour moi pendant la belle saison était une vie qui ne pouvait me conduire à rien. J'avais négligé dans mes excursions de visiter les fabriques de papier,

¹ Jacques-Louis de Budé, comte de Budé, seigneur de Ferney. Born in 1758 ; he had been a colonel in the Hanoverian guard. The son mentioned here is probably his eldest child, Henri-Maximilien, who was born in 1782, being just under two years older than Élie. Budé had eight children in all ; he married four times.

ce n'était plus la saison d'aller demander de l'ouvrage. La paix d'Amiens² avait été conclue ; je me déterminais à écrire à M. Jourdan, mon camarade de collège, fils d'un négociant, propriétaire d'un navire pour avoir une place de mousse à bord d'un bâtiment partant pour l'Amérique du Nord et obtenir ainsi ma traversée gratuite. La réponse de mon ami se fit peu attendre : il me donnait rendez-vous à trois semaines de là pour être embarqué sur un navire de sa maison pour New-York ; c'était là le temps nécessaire pour me rendre à Marseille avec mes jambes de quinze ans et demi. Je partis donc, laissant mes minéraux à M. Schainker, mon lourd sac sur le dos. La neige couvrait la terre, il fallait éviter le Fort de l'Ecluse, où j'eus été arrêté. Je passais donc par la Savoie, suivant le sentier étroit qui borde ces montagnes à pic qui aboutissent à l'étroite gorge dans laquelle coule le Rhône. La neige était congelée, je glisse et tombe d'une hauteur considérable et viens me heurter lourdement contre un rocher où je restais longtemps sans connaissance, perclus de froid et de douleur. Je fus rapporté par deux paysans sur la route et pris par le courrier qui, voyant mon sac bien garni d'effets, ne craignit pas de se charger d'un moribond, d'autant plus qu'il comptait s'approprier le prix de ma place et sans doute mes effets. Il eut à la vérité ces derniers, car j'ai toujours soupçonné qu'il les vola en route et me dit plus tard les avoir perdus. . . . Enfin, j'arrivai à Lyon, avec la fièvre de suppuration, découragé, privé de toutes mes nippes et sans recours contre ce courrier. . . . Dans cette position, je songeai à rentrer au sein de ma famille, quelque fut ma honte à ce sujet. Avant de passer à cette nouvelle phase de ma vie, que je raconte ici quelques anecdotes intéressantes de mon séjour en Suisse, je veux dire mon voyage à la Dent de Vaulion et la tentative de mon ascension sur le Mont-Blanc.

On m'avait souvent parlé des choses admirables que l'on trouvait en pétrifications sur la Dent de Vaulion,³ un des plus hauts sommets des Alpes jurassiques. Je résolus d'en tenter l'ascension, d'autant plus que les plantes alpines que je cherchais y étaient en grande abondance. Je ne décrirai pas mon voyage sur cette montagne si escarpée, mais arrivé dans le haut, occupé de sauter de rocher en rocher, je manque mon élan et tombe rudement dans une fente de rochers où je me tordis la cheville du pied. Une cruelle enflure ne se fit attendre. La douleur était si vive qu'à la lettre je ne pouvais faire un mouvement ; j'avais à la vérité quelques provisions que je consommais, mais une soif ardente me dévorait ; je me traînais sur le ventre et avec une peine infinie jusqu'à une crevasse de rochers où j'avais aperçu le suintement de quelques neiges fondues. Là, avec des peines infinies, je pus étancher un peu ma soif, mais celle-ci satisfaite, je me trouvais sans provisions ni aucune ressource pour m'en procurer. Je vis alors la mort de près. Les souffrances de ma cheville, qui était d'une enflure extrême, disparurent devant les terreurs de la faim, que je devais endurer avant ma fin. Je passais ainsi, comme je l'ai dit, trois jours d'une vraie agonie, dont le dernier ne peut se comparer à rien de ce que j'ai éprouvé depuis. J'étais prêt à fermer les yeux de désespoir lorsque j'aperçus sur un des flancs de la montagne, qui était adossée au pic sur lequel je me trouvais, une compagnie nombreuse suivant la même route que j'avais parcourue trois jours auparavant. Ils étaient à grande distance, il est vrai, mais après les avoir examinés un peu de temps, je ne pus douter qu'ils se dirigeassent sur le pic où je me trouvais. Je plaçai alors mon mouchoir au haut de mon bâton de montagnard, et cherchai à me faire apercevoir en me dressant sur une jambe, appuyé sur ce bâton ; il paraît que mes signes furent aperçus. Bientôt, après, un père, une mère, suivis de cinq beaux enfants dont deux demoiselles de vingt à vingt-deux ans et trois fils de quinze à dix-huit ans furent près de moi, suivis de trois guides. J'étais défaillant, on me donna de la nourriture, on fit descendre les guides pour pouvoir se procurer les moyens de transport qui m'étaient nécessaires. Trois heures après, placé sur un brancard construit par ces montagnards, suivi de mes sauveurs, je descendais la montagne

² The Peace of Amiens was signed on March 25, 1802 : it had no possible influence on Élie's decision, as he just spent six months playing truant in Switzerland ; he went home in the winter of 1800.

³ 1488 m. Above le Pont, in the valley of Joux (Canton de Vaud).

sur un de ses épaulements le moins élevé. Je fus déposé chez un meunier qui me donna son propre lit. Cette famille que j'appris être de Nurenberg prit alors congé de moi pour aller coucher à une lieue de là, où l'attendaient leurs domestiques. Je leur étais redevable de la vie. Les témoignages de ma gratitude furent vifs ; ils l'auraient été davantage sans doute si j'avais su tout ce que je leur devais. J'étais chez un meunier. Le lendemain, je demandais à être fixé avec lui sur le prix de mon logement et de ma nourriture, ce prix fixé, je compris qu'il fallait user d'économie aussi bientôt après je parlais de départ ; n'ayant demandé que du pain et de la soupe pour toute nourriture ; je ne devais que 4 livres à mon hôte. Il me remit 96 francs, me disant que c'était là le reste de l'argent que lui avaient remis les personnes qui m'avaient amené. Je ne pouvais croire à tant de générosité, d'autant que cette famille avait laissé au meunier que c'était mon propre argent qu'elle lui fixait. Ce bonheur inattendu me fit séjourner huit jours de plus chez mon digne meunier. Certes, j'en avais besoin pour me rétablir un peu.

Quarante-huit ans plus tard, me trouvant à Fribourg, logé Hôtel du Mercier, je me trouvai en tête-à-tête avec un vieillard d'une figure douce et paraissant souffrant. Je liai conversation avec lui ; il me dit être en Suisse dans le dessein d'essayer des eaux et surtout de respirer l'air salubre des montagnes. Je lui demandais s'il était à son premier voyage, il me répondit que bien jeune, à l'âge de seize ou dix-sept ans, il avait parcouru les divers cantons de la Suisse en compagnie de tous ses parents. Moi aussi, lui dis-je, j'ai fait bien jeune ce voyage, mais je l'ai fait complètement isolé. La conversation s'engagea entre nous, il me rappela l'épisode de l'enfant trouvé sur la Dent de Vaulion. "C'était moi," lui dis-je, et j'entrai alors dans tous les détails de cette rencontre. Il m'en rappela d'autres sortis de ma mémoire. J'appris de lui que, des sept personnes qui avaient fait le voyage, il était resté seul. "Je suis votre débiteur," lui dis-je, et je lui parlai des cent francs laissés par son père au meunier chez lequel il m'avait déposé. Il ne voulut jamais entendre que j'eus une restitution à lui faire. Cette somme a été employée à une bonne action, le rachat d'une petite propriété appartenant à une grand'mère, qui, à cette époque petite-fille de treize ans, m'avait accompagné pour passer le col de la Grande-Scheidegg.

Avant de passer à la tentative de mon ascension au Mont-Blanc que je dise un mot de cet épisode. J'étais sur les bords du lac de Thoune, voulant me rendre sur le lac de Neuchâtel, en visitant en chemin les Alpes Bernoises, appelées Oberland. A un quart de lieue d'une cascade dont le nom m'échappe, mais très rapprochée des bords du lac, j'entrai pour demander l'hospitalité, c'est-à-dire lait et fromage et coucher en échange de mon pain, à une femme veuve de quarante-cinq ans environ, ayant avec elle une petite fille. Cette femme m'accueillit comme son propre enfant, ne voulut jamais accepter la moindre parcelle de mon pain dont, disait-elle, j'aurai besoin dans les montagnes que j'avais à parcourir ; bien hébergé, bien couché, elle me fit accepter le lendemain un fromage et me donna sa petite fille de treize ans pour m'accompagner à deux ou trois lieues de là.⁴ En prenant congé de cette jeune fille, je voulus lui faire accepter pour étrenne une pièce de 12 sols ; c'était encore beaucoup pour moi, mais je ne croyais pas pouvoir moins faire en faveur de la bonne réception qui m'avait été faite. L'enfant se refusa obstinément, en me disant : "Ma mère m'a défendu de rien accepter du petit monsieur, une caresse seulement et je serai satisfaite." Je l'embrassai avec transport et nous nous séparâmes en nous disant de loin adieu de la main. C'est cette même jeune fille que j'ai vue près de cinquante ans plus tard, ayant un enfant estropié, perclus de rhumatismes, à sa charge, veuve et ruinée, son bien devant être vendu sous peu de jours par décret. C'est ce même bien que nous lui donnâmes la faculté de racheter. . . .

Présentement, arrivons à une tentative d'ascension sur le Mont-Blanc, aux péripéties de cette ascension et à ma retraite, arrivé au Grand Mulet.

⁴ This sentimental parting with the girl could not possibly have taken place on the Great Scheidegg, but somewhere near the lake. If Montgolfier was going to Neuchâtel, it was unlikely that he would go so very far out of his way.

' J'ai dit que j'allais souvent à la chasse du chamois, non comme tireur, mais comme rabatteur de gibier ; parmi les chasseurs qui me conduisaient avec eux se trouvait un homme âgé surnommé le Mont-Blanc.⁵ Il avait été un des guides et compagnons de M. de Saussure dans son ascension de cette montagne, ascension qui lui coûta 200 louis environ⁶ et dont il me racontait toutes les circonstances en me faisant voir la trace de la route que la caravane avait suivie. La montagne vue de loin ne me parassait pas devoir présenter les difficultés dont m'entretenait le Père Mont-Blanc. Je résolus de faire seul le voyage.⁷ Je m'y préparais avec lenteur, ne pouvant révoquer en doute que j'aurais plus d'un obstacle à vaincre. Muni d'une petite hache, de provisions pour cinq jours, d'une sorte d'éperon⁸ à pouvoir attacher à ma chaussure pour me cramponner, que le Père Mont-Blanc m'avait donné, cachant au monde entier mes projets, mais ayant dans ma poche l'itinéraire du Père Mont-Blanc, je me mis en route un beau matin à 2 h après minuit et, à 4, les difficultés de l'ascension commencèrent. Je me disais : " Tu es sur le grand cône du Mont-Blanc ; monte toujours, tu finiras par arriver." Mais la chose était plus facile à dire qu'à faire. Après des peines infinies, j'arrivai à 10 h. du soir sur le Grand Mulet, après vingt heures de la marche la plus pénible,⁹ qu'un enfant de quinze ou seize ans, robuste, puisse faire. Je ne pus douter que je ne fus bien arrivé sur le Grand Mulet¹⁰ : j'avais une description exacte de la position et trouvais facilement l'abri¹¹ qui m'avait été indiqué par mon vieux chasseur. Je m'y retirai et fis assez joyeusement mon repas du soir. La nuit, je fus réveillé à chaque instant par le bruit des avalanches tombant des aiguilles voisines. Au milieu des neiges, je sentis cependant le temps lourd : c'était le vent du midi. A 1 h. du matin, un épouvantable orage se déclara ; c'était le tourbillon de neige autour de moi, le tonnerre grondant sous mes pieds. La nature était dans une vraie combustion. Transi de froid, j'étais à me demander comment je pourrais sortir de dessous le rocher où j'étais blotti, voyant l'ouverture de ma retraite se réduire à chaque instant. Le jour vint enfin, mais non la cessation de la tempête ; la neige nouvelle tombée ou charriée par l'orage

⁵ This is undoubtedly *Jacques Balmat du Mont-Blanc*. No other guide had the same nickname. He was but thirty-seven at the time, but his hard, weather-beaten features made him look older and a boy of fifteen could easily take him for an old man.

⁶ Balmat could not possibly know how much Saussure had spent on his climb. But every guide got 5 louis, that is 70 in all ; 200 louis is not an unlikely figure at all, even if Balmat's special reward be not included.

⁷ At that time, not counting guides, five people in all had reached Mont Blanc : Dr. Paccard, Saussure and his servant, Mark Beaufoy and William Woodley. Two had failed : Michaud in 1787 and Bourrit in 1788. Most of them had been accompanied by at least five guides. Michaud had but two, but he probably never thought of reaching the top. The last climb had taken place in 1788. Young Montgolfier was an uncommonly plucky boy !

⁸ It is well known that Balmat used to wear crampons, though he had not them on when he climbed Mont Blanc with Paccard in 1786. Two pairs are kept by his descendants in the little Balmat museum in Les Pèlerins : they are very primitive, with four small spikes.

⁹ He went up the Montagne de la Côte and had probably a very bad time, climbing the steep rocks and grass above the tree-level, and a worse when crossing the Jonction. Twenty hours is a long time, but there are no reasons for not believing Montgolfier. The climb took place in July : he reached his resting-place before dusk.

¹⁰ Not the rocks where the hut is built. Following Balmat's directions, he went to the place described by Paccard as the one '*où M. de Saussure a fait construire sa seconde cabane*,' the one he did not use—that is, the foot of the rocks now called Pic Wilson. Balmat had spent the night there when climbing with Woodley.

¹¹ Of course there was no hut ; it was a kind of *gîte* between two stones, like the *gîte à Paccard* on the Montagne de la Côte.

rendait toute marche impossible ; je fus tombé dans les coupures [?] avant d'avoir fait vingt pas. Un froid vif survint bientôt, la surface de la neige se congela, je tentai une sortie, le soleil était radieux mais le froid des plus piquants. Je m'en réjouis, pensant que je pourrais enfin gravir le Mont-Blanc. Je me mis en route avec une énergie que peu d'hommes ont déployée sans doute dans pareille circonstance. Je gravis encore huit heures,¹² faisant dix fois le chemin nécessaire, rencontrant à chaque pas des obstacles qui me forçaient à prendre une nouvelle direction et à redescendre une hauteur montée. Enfin, voyant mes efforts inutiles, m'étant heurté en dernier lieu contre un obstacle insurmontable pour moi, forcé pour le tourner de perdre plus d'une heure, je compris qu'il n'y avait nulle chance pour moi d'arriver avant la nuit close sur le haut du Mont-Blanc et, me fût-il possible d'arriver, j'avais quatre heures de nuit¹³ à passer pendant lesquelles le froid et la raréfaction de l'air pouvaient me coûter la vie. Déjà j'étais arrivé à une hauteur où je ne pouvais faire plus de 12 ou 15 pas sans reprendre haleine, j'éprouvais une grande oppression de poitrine, mes crachats étaient teints de sang, j'avais failli plusieurs fois être entraîné dans des couloirs d'avalanches. A mon grand regret, je me déterminai donc à redescendre.

' Il était tard, et la chose n'était pas facile, la neige avait cessé d'être congelée à sa surface par l'effet d'un soleil couchant du mois de Juillet. Je ne pus arriver sur le Grand Mulet qu'à l'entrée de la nuit et y pris ma retraite accoutumée. Le temps avait changé ; au vent du nord avait succédé le vent du midi, un orage épouvantable en fut la suite, orage qui se prolongea jusqu'au lever du soleil ; mais à ce moment la montagne se trouva enveloppée d'un brouillard épais qui aurait rendu ma descente non seulement dangereuse, mais impossible. Je pris donc le parti de me résigner. A midi, le brouillard s'éleva, un soleil radieux éclaira la montagne mais la plaine, son immensité, m'était complètement voilée. Bientôt, j'aperçus des éclairs sillonner les nuages à grande distance, bientôt ces éclairs se rapprochèrent de moi, la foudre gronda sous mes pieds ; éclairé par un soleil radieux, je voyais tous les éléments déchaînés à une profondeur de 400 m. La commotion électrique avait un effet terrible sur ces masses de neige en suspension sur les couloirs d'avalanches. L'effet de leur chute, mêlée au bruit du tonnerre, avait quelque chose de saisissant et de tellement grandiose que je ne me rappelle pas d'avoir été plus grandement impressionné. A l'orage succéda une pluie abondante qui dura peut-être la soirée sur cette même plaine, pendant que je continuais d'être enveloppé des rayons du soleil. Pendant que je regardais cette plaine immense la comparant aux vagues de la mer à marées différentes, il se formait des éclaircies, éclairées elles-mêmes ; je voyais alors la campagne, la verdure et même les grands centres d'habitations¹⁴ ; c'étaient autant d'îles radieuses au milieu de ce vaste océan, mais l'aspect de ces îles avait peu de durée, pendant qu'elles disparaissaient, d'autres se formaient de nouveau.

' Je passai toute ma soirée absorbé dans ma contemplation, et dans mes rêveries, toutes mes fatigues de la veille et de l'avantveille étaient oubliées. Je rentrai sous ma roche la nuit close, et y dormis d'un sommeil profond qui ne fut nullement troublé. Le lendemain, à mon réveil, le soleil était levé ; je descendis gaiement du Grand Mulet et arrivai le soir au Prieuré de Chamonix, où je fus demander l'hospitalité dans la grange du Père Mont-Blanc.¹⁵ Il me restait quelques provisions que je partageais avec lui. Je me gardai de lui parler de la tentative d'escalader la montagne ; il m'eut traité de pygmé voulant

¹² He probably reached the Grand Plateau. Of course the boy was slow, but there was plenty of fresh snow, and he says he was feeling the height rather badly.

¹³ More than that, surely, even in July. But all his explanations are perfectly sound.

¹⁴ The only ' grand centre ' visible is Chamonix itself and the small villages of the valley. But the whole description is strikingly true and precise. Nothing similar had been written in French since Saussure and Ramond.

¹⁵ Balmat was living in Les Pèlerins, on the right side of the Bossons Glacier.

combattre le géant de l'Europe. Le surlendemain, je lui servis de rabatteur dans une chasse au chamois ; il me dit en route qu'on avait aperçu un homme au-dessus du Grand Mulet, mais que sans doute, il avait péri, car les lunettes braquées n'avaient pu l'apercevoir plus tard au haut du Mont-Blanc. Je me gardai bien de lui dire que cet homme était l'enfant qui lui servait alors d'une sorte de chien.'

This Mont Blanc episode is quite extraordinary, and it is impossible to assume that it was just concocted out of Montgolfier's imagination and what he had read in Saussure, Bourrit and other climbers' books. He refers over and over to that feat of his. His description is much too precise and convincing to be imaginary. At the time when Élie

*Compte j'en ai demandé mille pouds
à son porteur en disant que mon bagage
est plus distingué
de tout le humble et dévoué serviteur
Élie Montgolfier*

ÉLIE DE MONTGOLFIER'S SIGNATURE AND LETTER WRITTEN IN 1838.

Communicated by M. P. G. Schazmann.

de Montgolfier wrote his memoirs—towards 1850—mountaineering was still too new a thing for anybody to boast of a fictitious climb and describe it in such a way. His tale is the work of a man who loved and understood mountains.

The winter of 1800 put a stop to his mountaineering activities. He tried to become a sailor, but the road to Marseilles passes Vidalon and as an afterthought he went home, acting the part of the Prodigal Son, or rather the Prodigal Nephew.

It was the mere beginning of a most adventurous life. He obtained his job in the paper mill, flirted a great deal, married a charming girl in 1811 and invented highly ingenious machines, but this tame period was not to last. In 1826 he started a big financial scheme, 'Paris port de mer': a canal was to be excavated along the Seine, etc. He was patronized by very well-known persons, among whom was the Maréchal de Bourmont, but, of course, the whole thing was a failure

and the shareholders lost plenty of money. So did Élie de Montgolfier. He returned to his paper mill and started something new, the 'papier-linge.' His paper collars and cuffs met with a tremendous success—that is, songs were written about them—but the upshot was a fresh loss of money. After a few more similar failures, Élie went abroad to find new settings to his undaunted imagination. He tried to drain marshes and build roads in Sicily, to dig mines for a Princess Paterno who had supernatural messages from the Madonna di Pietra Grata as to the places where ore or coal could be found. He was offered a title instead of money by the King of Sicily, and the princess discharged him as he suggested that she had not been inspired by the Virgin but by some evil spirit, as the coal always turned out to be some sort of black limestone. He travelled to Sardinia, Corsica, Algeria, looking for mines, estates to buy, etc. He settled down towards 1850, although still racing all over France, an impenitent business man. He died in 1864, leaving two sons.